

De l'usage de quelques plantes hallucinogènes chez les voyageurs, les écrivains, les artistes et les médecins

Aymon de Lestrangle

Numéro 123, printemps 2016

Addictions : drogue, création, conscience augmentée

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81833ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Lestrangle, A. (2016). De l'usage de quelques plantes hallucinogènes chez les voyageurs, les écrivains, les artistes et les médecins. *Inter*, (123), 42–47.



> Pierre-Xavier Lafitte, *Alto 18*.
Collection de l'artiste.

DE L'USAGE DE QUELQUES PLANTES HALLUCINOGENES CHEZ LES VOYAGEURS, LES ÉCRIVAINS, LES ARTISTES ET LES MÉDECINS

► AYMON DE LESTRANGE

La découverte et l'usage rituel des effets psychiques et physiques des stupéfiants « classiques » tels que l'opium, le haschisch ou la coca remontent à plusieurs millénaires. Il en va de même pour les hallucinogènes comme le peyotl ou bien les champignons hallucinogènes, à ceci près que leur découverte par l'Occident a été beaucoup plus tardive. On estime à environ un millier le nombre de plantes ayant des propriétés hallucinogènes, répandues sur toute la surface du globe. Mais c'est en Amérique latine et plus particulièrement au Mexique que l'on en rencontre le plus grand nombre. Nous allons en examiner deux qui ont joué un rôle méconnu dans l'histoire littéraire et dans l'histoire de la médecine.

LE PEYOTL

Le peyotl est le nom aztèque d'un petit cactus sans épines de 2 à 8 centimètres de diamètre et de 5 à 15 centimètres de hauteur, le *Lophophora Williamsii*, qui pousse au Mexique et au Texas. En 2005, lors de fouilles dans le Rio Grande, au Texas, on a trouvé des restes de peyotl datant de 3200 avant Jésus-Christ, indiquant son usage psychotrope à l'époque préhistorique chez les Aztèques et les Indiens d'Amérique du Nord. Des poteries représentant des peyotls datant de 300 avant à 300 après Jésus-Christ ont été découvertes lors de fouilles dans l'État de Colima et à Monte Albán, au Mexique.

Le médecin espagnol Juan de Cárdenas (1563-1609) est le premier Occidental à en révéler l'existence dans un ouvrage publié en 1591 au Mexique. Il écrit qu'il permet aux Indiens de « connaître les choses à venir, ce qui est la marque de la ruse de Satan ». Le médecin et botaniste espagnol Francisco Hernández (1515-1587) en fait la première description botanique.

Un édit religieux en 1620 interdit l'usage du peyotl, car contraire à la « pureté et la sincérité » de la foi catholique, et punit d'excommunication ceux qui s'y adonnent. Son usage se poursuivra néanmoins de façon plus ou moins clandestine jusqu'à nos jours.

LES PSYCHONAUTES : LES PREMIERS UTILISATEURS

Les médecins

Le premier récit d'ingestion de peyotl date d'avril 1887. Il est dû à un médecin de Dallas, John Briggs, qui raconte son expérience dans un article du *Medical Register*.

Cette même année, il envoie plusieurs exemplaires de peyotl aux laboratoires Parke-Davis. L'année suivante, Parke-Davis fournit du peyotl au pharmacologue allemand Louis Lewin, qui publie la première étude scientifique sur la chimie du peyotl. Mais c'est en 1894 que l'alkaloïde psychoactif principal du peyotl est identifié et isolé par le chimiste allemand Arthur Heffter. Il lui donne le nom de mescaline. Elle est synthétisée en 1919 par le chimiste autrichien Ernst Späth.

L'article de Briggs passe inaperçu, ce qui n'est pas le cas de celui du médecin et écrivain S. Weir Mitchell, le père de la neurologie américaine. Le récit de son ingestion de peyotl paraît dans le *British Medical Journal* de décembre 1896. Mitchell est le premier à décrire précisément les effets visuels associés au peyotl. Il en fournit à la même époque au grand psychologue et philosophe américain William James. Cela a pour seul effet de rendre malade ce dernier pendant 24 heures.

Le récit de Mitchell est lu par le médecin et psychologue britannique Havelock Ellis, l'un des fondateurs de la sexologie. Début 1897, il obtient du peyotl d'une firme pharmaceutique londonienne. Ellis publie cette année-là et les suivantes quatre articles décrivant en détail ses expériences du peyotl. Il compare ses visions à des tableaux de Monet dans un de ses articles intitulé *Un nouveau paradis artificiel*.

Les écrivains et les artistes

Havelock Ellis donne en avril 1897 du peyotl au grand poète irlandais William Butler Yeats, qui déclare malgré tout préférer le haschisch. Il en fournit également au poète symboliste anglais Arthur Symonds qui, lui, est plus enthousiaste.

Le mage anglais Aleister Crowley prend du peyotl et de la mescaline tout au long de sa vie. À Londres en 1910 puis à Paris en 1914, il distribue aux participants et aux spectateurs de ses pièces de théâtre *Les rites d'Eleusis* et *Les rites d'Artémis* une boisson à base de décoction de peyotl. Il en donne en 1913 à la poétesse britannique Katherine Mansfield et en 1915 au romancier américain Theodore Dreiser.

Stanisław Ignacy Witkiewicz (dit aussi Witkacy), dramaturge, peintre et romancier polonais, découvre en 1928 le peyotl qu'il qualifie de drogue métaphysique. Il l'utilise, ainsi que la mescaline, pendant deux ans pour réaliser d'extraordinaires portraits hallucinés de clients fortunés. Il décrit ses étonnantes visions sous peyotl de façon très détaillée dans son ouvrage *Les narcotiques* publié en 1932. Il estime que le peyotl est un narcotique « [a]bsolument inoffensif quand on en use de façon sporadique et qui, outre des images visuelles inouïes, procure l'accès aux régions cachées du psychisme ; enfin, il inspire un tel dégoût envers n'importe quel autre narcotique et surtout l'alcool qu'en raison de la presque absolue impossibilité d'accoutumance on devrait l'employer dans tous les sanatoriums où l'on soigne toute espèce d'intoxication par les narcotiques ».

Le 22 mai 1934, le philosophe et critique allemand Walter Benjamin s'injecte 20 milligrammes de mescaline. Il note l'« incroyable sensibilité aux excitations acoustiques et optiques »² et réalise trois dessins composés de mots éparpillés sur la page.

L'écrivain allemand Ernst Jünger expérimente la mescaline en janvier 1950 sous le contrôle médical d'un psychiatre dans la maison de son éditeur à Stuttgart. Les participants prennent à trois reprises des doses de plus en plus fortes. Jünger note un puissant afflux d'images et des altérations de la vue et de l'ouïe. Il renouvelle par la suite deux fois l'expérience.

L'écrivain anglais Aldous Huxley, en mai 1953, lors de son séjour en Californie, avale 4 décigrammes de mescaline dissoute dans de l'eau, sous la direction du psychiatre Humphry Osmond, connu pour avoir inventé le néologisme *psychédélique*. Expérience qu'il reproduit trois fois les deux années suivantes. Il raconte son expérience dans son célèbre ouvrage *Les portes de la perception* paru en 1954. L'acuité et la profondeur du récit de ses expériences et visions psychédéliques de même que les réflexions et méditations qu'elles engendrent font de ce livre et du suivant, *Le ciel et l'enfer*, paru deux ans après, des classiques de la contre-culture : « [Le] bouquet de fleurs brillant de leur propre lumière intérieure, et quasi frémissantes sous la pression de la signification dont elles étaient

chargées [...]. Les livres [...] [c]omme les fleurs, ils luisaient [...] de couleurs plus vives, d'une signification plus profonde. Des livres rouges, semblables à des rubis ; des livres émeraude ; des livres reliés en jade blanc ; des livres d'agate, [...] dont la couleur était si intense, si intrinsèquement pleine de sens, qu'ils semblaient être sur le point de quitter les rayons pour s'imposer avec plus d'insistance encore à mon attention. [...] Je voyais les livres, mais je ne me préoccupais nullement de leurs positions dans l'espace. Ce que je remarquais, ce qui s'imposait à mon esprit, c'est qu'ils luisaient tous d'une lumière vivante, et que, chez certains, la splendeur était plus manifeste que chez d'autres. [...] L'espace était toujours là ; mais il avait perdu sa prédominance. Mon expérience effective avait été, et était encore, celle d'une durée infinie, ou bien celle d'un perpétuel présent constitué par une révélation unique et continuellement changeante³ ».

Les écrivains de la Beat Generation vont aussi apprécier les visions induites par le peyotl et la mescaline. Jack Kerouac et William Burroughs prennent du peyotl à Mexico au printemps 1952. Burroughs, qui vivait au Mexique à cette époque, raconte son expérience dans *Junkie* paru en 1953. En octobre 1959, alors à Paris, il prend de la mescaline que lui a envoyée Allen Ginsberg, par la poste. Il renouvelle l'expérience les deux années suivantes. Kerouac prend de la mescaline également en octobre 1959, dans sa maison de Northport, à une heure de New York.

Ginsberg quant à lui prend du peyotl pour la première fois à San Francisco en octobre 1954. Son célèbre poème *Howl*, publié en 1956, est inspiré par son expérience. Il prend également de la mescaline quelque temps après et lui consacre un poème dans son recueil *Kaddish*, publié en 1961.

EN FRANCE

Le premier Français à s'intéresser au peyotl est le biologiste-explorateur Léon Diguët qui vit neuf mois chez les Huichols au Mexique en 1895, où il assiste aux rituels du peyotl qu'il photographie et qu'il décrit dans plusieurs articles. Il y retourne à deux reprises en 1898 et en 1905.

Le pharmacologue Alexandre Rouhier soutient en 1926 sa thèse de pharmacie, publiée l'année suivante sous le titre *La plante qui fait les yeux émerveillés : le peyotl*. Il s'agit de la toute première monographie substantielle toutes langues confondues sur la plante sacrée, faisant encore autorité de nos jours.

En février 1935, Jean-Paul Sartre reçoit, espacées d'une heure, deux injections de mescaline par le docteur Daniel Lagache, à Sainte-Anne, pour ses recherches sur son essai *L'imagination*, qui paraît l'année suivante. Les hallucinations qu'il expérimente inspirent celles de Roquentin dans *La nausée*. Sartre fait une dépression en partie provoquée, semble-t-il, par cette prise de mescaline et qui dure plusieurs mois. Simone de Beauvoir évoque cet épisode dans *La force de l'âge* : « Sartre me dit d'une voix brouillée que mon appel l'arrachait à un combat contre des pieuvres où certainement il n'aurait pas le dessus [...]. Il n'avait pas eu d'hallucinations ; mais les objets qu'il percevait se déformaient d'une manière affreuse : il avait vu des parapluies-vautours, des souliers-squelettes, de monstrueux visages ; et sur ses côtés, par derrière, grouillaient des crabes, des poulpes, des choses grimaçantes⁴ ».

Antonin Artaud voyage au Mexique en 1936 où il assiste en septembre chez les Indiens Tarahumaras au rituel du peyotl qu'il est autorisé à consommer. Il publie sur ce rituel deux articles en 1937 qu'il reprend et complète dans un petit ouvrage paru en 1945, *D'un voyage au pays des Tarahumaras*. Un dernier article paraît en 1947. Artaud ne donne aucun détail sur ce qu'il a ressenti après l'ingestion du cactus, si ce n'est qu'il s'est endormi rapidement. Il décrit en revanche minutieusement les danses, le rituel et son sens initiatique.

Henri Michaux fait sa première expérience mescalinière chez lui, le 2 janvier 1955, avec la poétesse suisse Édith Boissonnas et Jean Paulhan qui a obtenu des ampoules de 0,1 gramme de mescaline d'un de ses amis, neurologue. Ils renouvellent l'expérience le lendemain, puis la semaine suivante. Paulhan participe à deux de ces trois séances chez Michaux. Dans un rapport que Paulhan fait en février 1955 de cette expérience, il décrit ainsi ses visions : « Quel que fût l'objet que je regardais – tableau, statuette de bois ou même livre –, il me paraissait pris soudain d'une grande agitation intérieure : grande et cependant régulière : en ce sens qu'il commençait à s'avancer vers moi ou se reculait au contraire par une suite d'élans ou de vagues [...]. Dans le même temps tout ce qui entourait l'objet dont j'avais fait choix [...] me paraissait, si peu que je le visse, atteint d'une sorte de ruine soit en train de se fendre et se craqueler, sur le point de

tomber en morceaux, soit brusquement enflammé et perdant dans les flammes ses lignes et ses traits distinctifs. [...] C'était par-dessus tout la joie de comprendre. Il me semblait avoir trouvé un principe d'explication universel, d'où découlait l'immense variété des événements du monde⁵. »

Paulhan, malgré une expérience « à tout prendre agréable et curieuse », déclare ne pas éprouver le désir de la réitérer, car il lui semble qu'elle « ne m'apprendra rien de nouveau », étant porté, « par nature, à vivre de mon propre fonds et me contenter de mes idées ».

Michaux raconte ses premières expériences dans son livre *Misérable miracle* paru début 1956. Suivent *L'infini turbulent* (1957), puis *Paix dans les brisements* (1959) et *Connaissance par les gouffres* (1961). Les trois premiers titres sont illustrés de dessins à l'encre de Chine. Michaux en effet réalise de 1955 à 1960 des centaines d'écritures et de dessins mescaliniens qu'il effectue quelques fois pendant les prises, le plus souvent après.

Michaux manifeste un sentiment d'ambivalence dans ses écrits sur ses expériences mescaliniennes. Il juge la mescaline « pas fiable, pas maniable ». Elle « [d]iminue l'imagination. Elle châtre l'imagination, la désensualise. Elle fait des images cent pour cent pures. Elle fait du laboratoire. [...] Aussi est-elle l'ennemie de la poésie, de la méditation, et surtout du mystère. [...] La Mescaline est un trouble de la composition. [...] Liée au verbal, elle rédige par énumération. Liée à l'espace et à la figuration, elle dessine par répétition. Et par symétrie »⁶.

Il se dit déçu par le clinquant des hallucinations qu'il qualifie de « sottie imagerie », de « verroterie »⁷. Mais en même temps la mescaline exerce sur lui une véritable fascination par ses effets sur la pensée qu'elle accélère et fragmente. Cela ne l'empêche pas, en effet, de prendre de la mescaline une vingtaine de fois, jusqu'en 1960, et de lire toute la littérature scientifique sur la question.

En juillet 1958, par l'intermédiaire de Jean-Jacques Lebel, il rencontre les principaux écrivains de la Beat Generation, dont Ginsberg et Burroughs qui résident alors à Paris au « Beat Hotel », rue Git-le-Cœur. Ils débattent de littérature et des effets de la mescaline sur le psychisme.

RECHERCHES THÉRAPEUTIQUES

La recherche médicale en psychiatrie va dès les années vingt s'intéresser à cette nouvelle molécule. Parmi les principaux travaux, citons ceux du psychiatre et neurologue allemand Kurt Beringer qui publie en 1927 un ouvrage, *Der Meskalinrausch*, où il présente les effets de la mescaline injectée à 32 patients lors de 60 sessions. Le docteur Raymond Briau, en 1928, consacre sa thèse au rôle du peyotl pour soigner les états anxieux.

En 1932, le psychiatre américain Fredric Wertham et le psychiatre suisse Manfred Bleuler administrent de la mescaline à des sujets normaux pour étudier les aspects visuels des hallucinations.

Le neurologue roumain Gheorghe Marinescu publie en 1933 le protocole de deux peintres à qui il injecte, en plusieurs fois, respectivement 33 et 50 centigrammes de mescaline.

Les psychiatres français Henri Claude et Henri Ey décrivent, dans un article publié en 1934, le potentiel thérapeutique de la mescaline pour le traitement de la dépression.

En 1936, le psychiatre italien Giovanni Enrico Morselli ingère 0,75 gramme de mescaline pour tenter de comprendre les mécanismes de la schizophrénie. Le récit de son expérience intéresse vivement Michaux : « La remarquable expérience qu'a faite sur lui-même le Dr Morselli [...] où, ayant pris 0,75 gr. de Mescaline, il subit si fort l'assaut des impulsions perverses qu'il dut se réfugier en clinique [...] »⁸.

Le psychiatre et neurologue Jean Delay, titulaire de la Chaire de clinique des maladies mentales et de l'encéphale à Sainte-Anne, cosigne de 1948 à 1956 sept articles sur l'action de la mescaline. Selon lui, elle provoque une dissociation de la personnalité qui ressemble à celle que l'on rencontre dans la schizophrénie.

En 1955, les psychiatres américains Louis Berlin et italiens Giuseppe Tonini et Corrado Montanari font chacun de leur côté des expérimentations en administrant de la mescaline à des artistes.

La même année Marie-Thérèse Wilhelm soutient sa thèse de médecine sur *L'intérêt de l'épreuve mescalinique dans les maladies mentales*. Michaux cite son travail et assiste même à ses consultations psychiatriques de malades à l'hôpital de Colmar.

Mais le classement du peyotl et de la mescaline comme psychotropes par les conventions internationales dans les années soixante-dix vont presque totalement arrêter toutes les recherches scientifiques.

De nos jours, au Mexique, les Indiens Huichols, principalement, ainsi que, dans une moindre mesure, les Tarahumaras, en font encore un usage rituel. Le peyotl est entre autres pour les Indiens un remède magique qui soigne les maladies tant physiques que psychiques : antivenin contre les morsures de serpent et piqûres de scorpion ; traitement contre les rhumatismes, les hémorragies, les fièvres, les infections...

Aux États-Unis, pour les Apaches Mescaleros, les Comanches et les Kiowas, principalement, le peyotl est considéré comme un sacrement religieux. En 1918 est créée dans l'Oklahoma la Native American Church. Elle rassemble de nos jours environ 300 000 membres provenant d'une cinquantaine de tribus différentes. Depuis 1994, ses membres sont autorisés à faire usage du peyotl dans les cérémonies religieuses.

LA CHAIR DES DIEUX : LES CHAMPIGNONS HALLUCINOGENES (LES PSILOCYBES ET LA PSILOCYBINE)

Les psilocybes sont de petits champignons de l'ordre des Agaricales dont près de 150 espèces possèdent des propriétés hallucinogènes. Ils se caractérisent par un chapeau brun, en forme de clochette le plus souvent, de 2 à 9 centimètres de diamètre, suivant les espèces, et un pied grêle de 1 à 2 millimètres de diamètre et de 5 à 12 centimètres de hauteur. Une douzaine d'autres familles de champignons, autres que les psilocybes, comprenant plusieurs dizaines d'espèces possèdent également des propriétés hallucinogènes.

On les trouve dans toutes les parties du monde, et ce, depuis la préhistoire : dans la plaine du Tassili au Sahara algérien, une centaine de peintures rupestres et des pétroglyphes datant de 9000 à 7000 avant Jésus-Christ représentent des psilocybes. Mais c'est au Mexique qu'on trouve le plus grand nombre d'espèces de champignons hallucinogènes (environ 80), dont une cinquantaine de variétés de psilocybes, et qu'un véritable culte s'est développé autour des champignons magiques dès avant notre ère. Des pierres en forme de champignons de 30 centimètres de haut ont été découvertes lors de fouilles, principalement au Guatemala, mais aussi au Salvador et au Mexique (1000 avant à 500 après Jésus-Christ).

Le médecin et botaniste espagnol Francisco Hernández (1515-1587) est le premier Occidental, dans un ouvrage publié posthument en 1651, à révéler l'existence de rituels aztèques où l'on ingérait des champignons hallucinogènes appelés *teonanácatl* (chair des dieux). Il y écrit que l'ingestion de ces champignons provoque une sorte de folie chez les Indiens, qui se manifeste par des rires convulsifs.

La première ingestion non intentionnelle de champignons hallucinogènes en Occident date de 1914. La revue *Science* de septembre 1914 décrit les hallucinations et les fous rires incontrôlés d'un botaniste américain du Maine et de sa nièce après ingestion d'une grande quantité de champignons, caractéristiques d'une intoxication psilocybinienne.

À l'époque moderne, c'est le médecin et ethnobotaniste autrichien Blas Pablo Reko qui le premier, en 1919, affirme qu'au Mexique on consomme encore des champignons hallucinogènes. En 1936, il envoie à Harvard un lot de champignons pour identification.

Mais c'est l'ethnomycologue américain Robert Gordon Wasson, par ailleurs vice-président de la banque JP Morgan, qui fait connaître dans le monde entier le champignon sacré grâce à un article dans le magazine *Life* publié en mai 1957. Au cours de plusieurs voyages au Mexique dans l'État d'Oaxaca chez les Mazatèques, il assiste, avec son épouse, à plusieurs sessions rituelles entre 1953 et 1955. En juin 1955, dans le petit village de Huautla de Jiménez où il fait la rencontre de la *curandera* (guérisseuse) María Sabina, il ingère une douzaine de champignons, devenant ainsi le premier Occidental à avoir consommé rituellement le champignon magique. L'article du *Life* va rendre célèbres le village de Huautla de Jiménez et le nom de María Sabina, attirant un grand nombre de visiteurs.

Les champignons récoltés par le couple Wasson lors du premier voyage de 1953 sont envoyés à Paris à Roger Heim, qui est un des plus grands mycologues de son temps. Il dirige le laboratoire de cryptogamie du Muséum national d'histoire naturelle de Paris et a fondé *La revue de mycologie*. Ces champignons, ainsi que ceux qu'il récolte au cours de son voyage au Mexique à l'été 1956 en compagnie de Wasson, sont mis en culture dans son laboratoire au Muséum. Peu de temps auparavant, en mai 1956 à Paris, il a testé sur lui leurs effets. Ces cultures de laboratoire lui permettent d'identifier, le premier, de nombreuses espèces de psilocybes hallucinogènes du Mexique, dont plusieurs portent son nom. Il publie à ce sujet un ouvrage

fondamental en 1958, *Les champignons hallucinogènes du Mexique*, ainsi qu'une quarantaine d'articles de 1956 à 1970.

En 1957, Heim envoie un lot de 100 grammes de champignons pour identification chimique de leurs composants au chimiste suisse Albert Hofmann des laboratoires Sandoz à Bâle, célèbre pour avoir découvert et synthétisé en 1943 le LSD à partir de l'ergot de seigle. Hofmann commence par tester sur lui les effets des champignons. Les analyses effectuées par lui sur ce lot de champignons lui permettent, début 1958, d'identifier la structure chimique de deux de leurs composants psychoactifs : la psilocine et la psilocybine. En 1962, il accompagne Wasson au Mexique. Il donne 30 milligrammes de psilocybine en pilules à María Sabina qui, après les avoir testées, déclare que « les pilules avaient la même puissance que les champignons, qu'il n'y avait pas de différence ». En cadeau d'adieu, Hoffman lui laisse un flacon de pilules de psilocybine. Ravie, elle explique que « cela lui permettrait de donner des consultations même dans les périodes où il n'y avait pas de champignons »⁹.

Dans les années soixante, dit-on, de nombreuses personnalités font le pèlerinage de Huautla de Jiménez pour la rencontrer. Parmi elles, on cite les noms de John Lennon, de Bob Dylan et de Mick Jagger.

LES PSYCHONAUTES : LES PREMIERS UTILISATEURS ÉCRIVAINS ET ARTISTES

Le 11 avril 1959, Henri Michaux se rend à l'hôpital Sainte-Anne pour prendre 10 milligrammes de psilocybine, par l'entremise de Roger Heim, sous le contrôle des professeurs Jean Delay et Pierre Pichot. Une deuxième expérience suit quelque temps après, seul chez lui, avec 4 milligrammes. Il décrit ses expériences dans un article des *Lettres nouvelles* de décembre 1959, repris peu après dans *La revue de mycologie*. Cet article forme le second chapitre de son livre *Connaissance par les gouffres* paru en 1961. Il qualifie, dans une lettre à Roger Heim, la psilocybine comme « la drogue qui ne nous veut pas de mal »¹⁰. Il lui reproche néanmoins de supprimer « [l]e sentiment aventureux, elle coupe de l'avenir, elle supprime la disposition féline à faire face aussitôt à tout ce qui peut venir à l'improviste. Elle élimine le chasseur en l'homme, l'ambitieux en l'homme, le chat en l'homme. Elle démobilise. [...] Moins forte en spectacles que la mescaline ou que l'acide lysergique, la psilocybine est étonnante par les transformations intérieures. On assiste à cette curiosité d'un comprimé qui se change en exhortation »¹¹.

Dans le protocole qui a été rédigé de cette expérience, Michaux considère que c'est une drogue « qui est trop bonne pour [lui] », qu'il n'arrivera pas « à avoir une révérence pour cette drogue. Peut-être ne [lui] a-t-elle pas fait assez de visions »¹².

En août 1960, l'écrivain et psychologue Timothy Leary, alors conférencier au Département de psychologie de l'Université de Harvard, prend des psilocybes au Mexique. Enthousiasmé par son expérience, il décide de retour à Harvard d'en faire son sujet d'étude. Il passe une grosse commande de quatre flacons de 500 pilules chacun de 2 milligrammes de psilocybine pure aux laboratoires Sandoz et crée le Harvard Psilocybin Project. Dans les quatre mois qui suivent, Leary prend de la psilocybine une cinquantaine de fois. Pendant un peu plus de deux ans, lui et ses collègues l'administrent à 32 prisonniers de la prison de Concord (Massachusetts), pour évaluer si elle permet de réduire le taux de récidive, ainsi qu'à près de 200 volontaires, parmi lesquels des étudiants, des intellectuels, des écrivains et des artistes célèbres de l'époque, et ce, jusqu'à l'éviction de Leary de l'Université en mai 1963. Parmi les artistes, notons le peintre Willem de Kooning ainsi que les jazzmen Dizzy Gillespie et Thelonious Monk.

Quant aux écrivains, citons d'abord Aldous Huxley qui prend 10 milligrammes de psilocybine en novembre 1960 chez Leary, à Newton, près de Boston. Il renouvelle seul l'expérience chez lui en janvier 1962 avec une dose de 4 milligrammes. Allen Ginsberg en prend, fin novembre 1960, également dans la maison de Leary.

Arthur Koestler fait une première expérience en novembre 1960 à l'Université du Michigan, à Ann Arbor, avec une dose de 18 milligrammes. Il réitère l'expérience chez Leary une semaine après. Il décrit ses expériences, qui sont pour lui déplaisantes, dans un article du *Sunday Telegraph* de mars 1961. Jack Kerouac, lui, prend de la psilocybine chez Ginsberg à New York en janvier 1961. Il décrit son expérience dans une lettre à Leary où il déclare s'être senti « comme un Gengis Khan flottant sur un tapis magique »¹³. Il refait l'expérience en décembre de la même année, cette fois-ci avec des psilocybes.

En mars 1961 à Paris, William Burroughs prend la psilocybine que Leary lui a envoyée par la poste. L'expérience n'est pas pour lui une réussite. Il en reprend néanmoins, l'été 1961 à Tanger, en compagnie de Ginsberg et de Leary qui venait d'arriver avec sa provision de pilules. Burroughs déclare finalement ne pas aimer les drogues hallucinogènes et cesse d'en prendre à la fin de 1961. Ginsberg pour sa part s'embarque pour son voyage en Inde en 1962 avec un flacon de pilules de mescaline et un flacon de psilocybine.

Au printemps 1962, Ernst Jünger prend avec Albert Hofmann deux ou trois champignons psilocybes (Hofmann, lui, parle de 20 milligrammes de psilocybine) : « Lumière multicolore ; elle s'ordonnait en cordons qui oscillaient doucement, colliers de perles de verre des entrées orientales. Elles s'assemblent en portières comme on en traverse en songe, rideaux de volupté et de danger¹⁴. »

RECHERCHES THÉRAPEUTIQUES EN FRANCE

Le psychiatre et neurologue Jean Delay, titulaire de la Chaire de clinique des maladies mentales et de l'encéphale à Sainte-Anne, est le premier à expérimenter la nouvelle molécule qu'il reçoit des laboratoires Sandoz, en juillet 1958, dans son service à Sainte-Anne. Il administre des doses de 10 milligrammes en moyenne à 26 sujets normaux et 56 malades mentaux, lors de 92 protocoles, pour en évaluer les possibilités thérapeutiques. Dans ses conclusions, il constate que sur le plan psychique la psilocybine produit un état oniroïde avec dissolution des synthèses mentales, apparition de phénomènes psychosensoriels, libération de réminiscences et modifications de l'humeur. Il cosigne de 1958 à 1959 sept articles sur la psilocybine.

Une de ses élèves, Anne-Marie Quélin, soutient à Paris en 1960 la première thèse de médecine sur *La psilocybine en psychiatrie clinique et expérimentale*. Elle poursuit et amplifie l'étude entreprise par Delay en 1958. Son travail traite de 114 protocoles réalisés sur 29 sujets normaux (24 hommes et 5 femmes) et 72 malades (64 femmes et 8 hommes). La dose moyenne utilisée est de 10 milligrammes, soit en comprimés, soit en solution injectable. Parmi les cinq auto-observations qu'elle publie réalisées par les sujets normaux, figure, anonymement, celle d'Henri Michaux. Parmi les 61 malades mentaux (68 protocoles retenus), 18 étaient des schizophrènes, 6 des délirants chroniques, 5 des débiles mentaux, 5 étaient atteints de psychoses maniaco-dépressives et 29 de névroses ou de psychonévroses. La psilocybine, constate-t-elle, provoque chez les malades « l'évocation de souvenirs et d'affects très sévèrement réprimés ». Elle conclut son travail en estimant que la psilocybine peut être « envisagée comme l'une des méthodes chimiques d'exploration du psychisme des malades »¹⁵.

Un autre élève de Delay, René Robert, soutient en 1962 sa thèse de médecine qui porte sur la *Contribution à l'étude des manifestations neuropsychiques induites par la psilocybine chez le sujet normal*. René Robert participe pendant trois ans aux travaux du Département d'art psychopathologique créé en 1954 par le docteur Volmat dans le service du professeur Delay. Cette expérience lui fournit le sujet de sa thèse qui analyse 35 protocoles réalisés dans les années 1960-1961 chez 29 artistes amateurs ou professionnels, dont 5 patients de Sainte-Anne. Parmi les artistes déjà réputés à l'époque, nous pouvons notamment reconnaître les noms de Jean-Jacques Lebel, de Daniel Pommereulle et de Philippe Hiquily. Citons encore ceux du poète Jacques Sennelier et du réalisateur Guy Saguez. Les doses administrées lors des protocoles sont en moyenne de 10 milligrammes de psilocybine sous forme de comprimés. Les artistes commencent leurs œuvres à leur domicile ou dans leur atelier dès la prise de l'hallucinogène. On dénombre 140 tableaux ainsi exécutés, certains artistes en réalisant plusieurs au cours d'une même session, d'autres au cours de deux sessions successives. Les jours suivant l'expérience, 43 tableaux sont réalisés.

Michaux lit avec intérêt la thèse de René Robert. Dans une lettre à Roger Heim, il estime qu'elle a la nouveauté de montrer que, « [c]ontrairement à ce qu'auraient pensé les naïfs, l'activité, l'intervention artistique contraire, submerge et même exclut l'hallucination, les illusions et la plupart des visions fantastiques car elle est action. De l'action dans ces moments, il ne faut user que par intervalles, délicatement, subtilement. Sinon elle prend toute la place, une place pas trop bonne »¹⁶.

ÉTUDES THÉRAPEUTIQUES RÉCENTES

Aux États-Unis

En 2001, la première étude depuis 30 ans débute au sein du Centre médical de l'Université d'Arizona à Tucson, où l'on utilise la psilocybine pour le traitement des troubles obsessionnels compulsifs. En 2006, Francisco Moreno et ses collègues publient les résultats de leur étude, qui montre une réduction sensible de ces troubles sous psilocybine. Mais cet essai ne porte que sur 9 sujets, et Francisco Moreno explique avoir dû y mettre fin « en raison du coût et de la difficulté à trouver des financements pour ce type de recherche »¹⁷.

Depuis, d'autres études ont suivi. Au sein du Centre médical Harbor de l'UCLA à Los Angeles, on administre de 2004 à 2008 de la psilocybine à 12 patients atteints de cancers en phase avancée. L'étude publiée au début de 2011 montre une amélioration certaine des états d'anxiété et de dépression.

Une autre étude avec le même objectif, portant cette fois-ci sur 32 patients, est en cours à l'Université de New York.

À l'Université Johns-Hopkins à Baltimore, plusieurs études sont menées sur les potentialités de la psilocybine. Une première étude publiée en 2006 porte sur 36 volontaires à qui l'on a administré, au cours de deux ou trois sessions, à deux mois d'intervalle, de 0 (placébo) à 30 milligrammes de psilocybine. Quatorze mois après, à partir d'un questionnaire très détaillé, 67 % des participants rapportent que l'expérience a été « l'une des cinq plus importantes de leur vie » ; 60 % indiquent « avoir ressenti une expérience mystique totale »¹⁸ ; 79 % continuent à faire état d'une amélioration significative de leur existence et de leurs relations avec autrui.

En 2011, une étude du même genre est menée sur 18 volontaires. Les résultats du questionnaire indiquent des pourcentages plus élevés encore.

Une autre étude menée de 2006 à 2014 montre des résultats très positifs concernant l'administration de psilocybine pour soigner l'addiction au tabac. Elle porte sur 15 gros fumeurs à qui l'on a administré de la psilocybine pendant trois sessions espacées de plusieurs semaines. Le taux d'abstinence au bout de six mois s'élève à 80 %, ce qui constitue un taux bien plus élevé qu'avec les méthodes classiques de sevrage.

Une nouvelle étude portant sur 44 malades atteints de cancer débutera l'an prochain. Elle portera plus particulièrement sur les états modifiés de conscience induits par la psilocybine et leurs répercussions sur la détresse psychologique et la spiritualité.

À l'Hôpital McLean de Belmont (Massachusetts) qui dépend de Harvard, une étude est menée en 2006 sur 53 patients atteints d'algie vasculaire de la face ayant utilisé de la psilocybine ou du LSD pour calmer leur douleur. Sur 26 utilisateurs de la psilocybine, 22 ont déclaré un arrêt de la douleur lors d'une attaque algique. La majorité des utilisateurs ayant pris de la psilocybine à titre préventif a indiqué que celle-ci a permis la fin de la période de crise des céphalées ou un rallongement de la période de rémission.

À l'Université du Nouveau-Mexique à Albuquerque, une étude pilote est en cours sur 10 volontaires alcooliques pour déterminer l'efficacité de la psilocybine quant au traitement de l'alcoolisme chronique. Des résultats préliminaires semblent montrer d'ores et déjà une amélioration du taux d'abstinence.

En Europe

En Europe, à l'Université de Zurich, des recherches sont menées ces dernières années sur le cerveau de volontaires sous psilocybine à l'aide de l'imagerie médicale. L'étude publiée en 2014 montre que la psilocybine affecte positivement la gestion des émotions par le cerveau. Les scientifiques ont montré par imagerie cérébrale qu'une faible quantité de psilocybine inhibe l'impact des émotions négatives dans l'amygdale, une zone faisant partie du système limbique. Selon les chercheurs, ces travaux pourraient déboucher sur de nouvelles thérapies contre la dépression.

Au début de 2012 sont publiées deux études effectuées à l'Imperial College de Londres. La première porte sur 30 volontaires qui se sont vu injecter de la psilocybine en intraveineuse, leur cerveau étant observé par IRM. L'activité dans le cortex préfrontal, qui est hyperactive chez un sujet dépressif, est durablement réduite dans le groupe test.

La deuxième étude portant sur 10 volontaires montre que la substance favorise la remémoration des souvenirs positifs chez les sujets sous psilocybine, par comparaison au groupe soumis au placebo. « Nos résultats soutiennent l'idée que la psilocybine facilite l'accès aux souvenirs personnels et aux émotions », indique le responsable du projet, Dr Robin Carhart-



> Jean-Jacques Lebel, *Psilo 3* (œuvre réalisée sous psilocybine), 1960. Collection de l'artiste.

Harris. « Ces effets doivent faire l'objet de recherches plus poussées, mais cela suggère que, combinée à une psychothérapie, la psilocybine peut aider les dépressifs à se focaliser sur les événements positifs de leur vie et inverser leur tendance au pessimisme¹⁹. » La psilocybine, selon lui, peut présenter des « bénéfices durables » après une seule prise, en comparaison avec les antidépresseurs qui, eux, doivent être pris quotidiennement et entraînent de nombreux effets secondaires.

En 2015, une nouvelle expérience est lancée. Il s'agit d'étudier les changements survenus dans le cerveau de 12 patients souffrant de dépression, avant et après avoir reçu une dose de psilocybine. Les scientifiques prévoient ensuite étendre l'étude à 60 patients, dont 30 ne recevront qu'un placebo.

Gageons que les études sur cette molécule très prometteuse vont se multiplier dans les prochaines années. ◀

Notes

- 1 Stanisław Ignacy Witkiewicz, *Les narcotiques*, L'Âge d'Homme, 1980, p. 58.
- 2 Walter Benjamin, *Sur le haschich : et autres écrits sur la drogue*, Christian Bourgois, 1993, p. 89.
- 3 Aldous Huxley, *Les portes de la perception*, Le Rocher, 1954, p. 16-18.
- 4 Simone de Beauvoir, *La force de l'âge*, t. 1, Gallimard, 1960, p. 240-241.
- 5 Jean Paulhan, « Rapport sur une expérience », *Œuvres complètes*, t. IV, Cercle du livre précieux, 1969, p. 422-426.
- 6 Henri Michaux, *Misérable miracle*, Le Rocher, 1956, p. 39-40.
- 7 *Ibid.*, p. 57.
- 8 *Ibid.*, p. 121.
- 9 Albert Hofmann, *LSD, mon enfant terrible*, Le Lézard, 1997, p. 187-188.

- 10 Lettre de Henri Michaux à Roger Heim, 14 avril 1959, dans *Archives du Muséum d'histoire naturelle*, Paris, Le Muséum, s. p.
- 11 H. Michaux, *Connaissance par les gouffres*, NRF, 1961, p. 60, 61 et 64.
- 12 *Id.*, « 14 h 07 – 2 h 20 », *L'infini*, n° 61, mars 1998, p. 12 et 17.
- 13 Lettre de Jack Kerouac à Timothy Leary, 20 janvier 1961.
- 14 Ernst Jünger, *Approches, drogues et ivresse*, La Table Ronde, 1973, p. 397.
- 15 Anne-Marie Quélin, *La psilocybine en psychiatrie clinique et expérimentale*, Thèse de médecine, Paris, 1960, p. 145 et 151.
- 16 Lettre de Henri Michaux à Roger Heim, 15 décembre 1963, dans *Archives du Muséum d'histoire naturelle*, Paris, Le Muséum, s. p.
- 17 Francisco Moreno, cité dans Hervé Morin, « Champignons hallucinogènes : une réhabilitation difficile », *Le Monde.fr*, 28 octobre 2011.
- 18 Notre traduction. Roland R. Griffiths et al., « Mystical-Type Experiences Occasioned by Psilocybin Mediate the Attribution of Personal Meaning and Spiritual Significance 14 Months Later », *J Psychopharmacol*, 22 août 2008, p. 621.
- 19 Robin Carhart-Harris, cité dans Gill Sgambato, « Naturel : les champignons hallucinogènes, remèdes contre la dépression ? », *Le Monde.fr*, 28 janvier 2012.

Ce texte a été publié dans *Psilocybine. Quand la psychiatrie observe la création*, Popcards Factory/Centre d'Étude de l'Expression, 2015, p. 15-24. Lire la recension de cet ouvrage dans la section Reçu au Lieu, page 77.

Historien des religions, **Aymon de Lestrang** est diplômé de l'École des hautes études et est directeur de collection chez divers éditeurs. Spécialiste des états seconds de la conscience, chercheur et collectionneur dans le domaine des drogues, il est l'auteur d'*Angelo Mariani (1838-1914) : le vin de coca et la naissance de la publicité*, à paraître aux Éditions Intervalles.